

---

Sophie Delvallez et Alice Primi

## **L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Sophie Delvallez et Alice Primi, « L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 28 | 2004, mis en ligne le 07 avril 2008, consulté le 01 juin 2016. URL : <http://rh19.revues.org/620> ; DOI : 10.4000/rh19.620

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/620>

Document généré automatiquement le 01 juin 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Sophie Delvallez et Alice Primi

## L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne

Pagination de l'édition papier : p. 95-110

- <sup>1</sup> Pour qui réfléchit à l'usage du féminin <sup>1</sup> dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il est frappant de constater combien la définition de cette catégorie est alors chargée de connotations religieuses. Les différents courants spirituels de la période ont d'ailleurs — en France comme dans d'autres pays d'Europe — attribué une grande importance à « la Femme » (en tant que figure stéréotypée). Les représentations chrétiennes de la féminité — notamment la disposition à aimer, intercéder, convertir et sauver — sont placées au centre de nouvelles théories sociales et politiques plus ou moins empreintes de religiosité : par exemple celles que le saint-simonisme et le fouriérisme diffusent en France <sup>2</sup>, la philosophie romantique et la dissidence chrétienne en Allemagne <sup>3</sup>. Ces mouvements fondent leurs projets de société sur une redéfinition de la place et de la fonction dévolues aux femmes, et ambitionnent de transformer les rapports entre les sexes. Paradoxalement, ils s'appuient pour cela sur une conception très traditionnelle des « natures » masculine et féminine. Lorsqu'ils parlent d'affranchir les femmes, ils veulent par là permettre l'épanouissement du principe féminin, auquel ils accordent une dimension spirituelle fondamentale : prétendant que la Femme, douée pour le sentiment, complète ce que la raison a d'insuffisant, ils la dotent d'une aura spécifique, et d'une puissance transcendante. Ce faisant, si novateurs soient-ils par ailleurs, ces mouvements ne font que reproduire la représentation du féminin dominante chez les contemporains.
- <sup>2</sup> En effet, en cette période de quête spirituelle et de construction normative <sup>4</sup>, les identités masculine et féminine sont renforcées selon le principe d'une différence et d'une opposition essentielles entre les sexes. Très prolixes sur ce sujet, médecins et législateurs, hommes de lettres et savants se disent interprètes et gardiens des lois naturelles et de la parole divine pour assigner aux individus la place qui doit être la leur. L'affirmation d'une supériorité de la masculinité sur la féminité va de pair avec la conviction d'une complémentarité entre les sexes nécessaire à l'harmonie de la famille et de la société : aux hommes la raison et la rationalité, aux femmes l'émotion et la prédisposition aux croyances. Conformément à une pensée développée depuis les Lumières, qui fait du sentiment le moyen d'accéder au divin, la Femme est ainsi déclarée médiatrice entre Dieu et les humains <sup>5</sup>. Les « hétérodoxes » tiennent donc en la matière un discours similaire à celui des Églises qu'ils critiquent, même dans le cas des saint-simoniens — qui font scandale dans toute l'Europe en fondant leur morale sur un appel ambigu à la « Femme libre ». Tous jouent sur la coïncidence de la féminité idéale — synonyme de dévouement, de douceur et d'humilité — avec les vertus évangéliques, ce qui suggère une certaine proximité entre la Femme, avant tout définie par sa capacité à aimer, et le Christ. Tous investissent la Femme d'une mission essentielle, qui peut varier dans ses moyens et son ampleur, mais consiste toujours à œuvrer au progrès, voire à la rédemption de l'humanité <sup>6</sup>. Les autorités cléricales comme les réformateurs appellent les femmes à convertir les contemporains par leur exemple et dictent les règles de leur comportement. Dans la logique des Églises officielles, la Femme reçoit un rôle de modèle dévoué, d'inspiratrice aimante et de compagne obéissante <sup>7</sup>. Pour les courants dissidents, qui pensent simultanément refondation religieuse et émancipation sociale et politique, la mission de la Femme s'inscrit dans un projet libérateur universel. Cependant, son affranchissement, conçu à la fois comme moteur et symbole de la cause, doit à la fois se conformer à la « nature féminine » et la révéler pleinement. Les femmes sont ainsi enfermées dans un particularisme qui, concrètement, les exclut de l'universalité proclamée en 1848.

3 Nous nous sommes interrogées sur ce paradoxe, cherchant en particulier à savoir comment il a été compris et manié par des femmes qui ont cru leur émancipation possible — d'abord en écoutant les « réformateurs » des années 1830-1840, puis en participant à la révolution de 1848. La comparaison franco-allemande nous a paru un moyen intéressant d'étudier l'aspect construit du lien entre féminité et spiritualité dans les discours des novateurs, et la manière dont ceux-ci ont pu être critiqués par les principales intéressées. Nous disposions en effet de sources qui permettaient de confronter les positions de femmes françaises et allemandes aux parcours proches, mais dotées d'expériences et d'héritages intellectuels différents. Il s'agit du journal hebdomadaire *Frauen-Zeitung* de Louise Otto, publié entre avril 1849 et juillet 1852 en Saxe puis en Thuringe, et de l'*Almanach des Femmes* de Jeanne Deroin, édité en 1852 à Paris, et en 1853 et 1854 à Londres. Ces femmes et leurs collaboratrices sont dans une certaine mesure représentatives de ceux de leurs contemporains qui, tourmentés par l'ébranlement de la foi et la perte des repères traditionnels, ont recherché une forme de spiritualité. Dans le même temps, elles peuvent être considérées comme des exceptions : elles font partie d'une minorité d'individus critiques envers la morale dominante et les religions établies, encouragées en cela par les réformateurs qu'elles fréquentent ; elles sont par ailleurs capables de poser sur ces derniers un regard distancié, grâce à la marginalité que leur confèrent leur statut de femme et leur position sociale ambiguë. Jeanne Deroin (1805-1894) commence à gagner sa vie comme ouvrière puis devient institutrice à Paris vers 1830<sup>8</sup>. Comme beaucoup d'autres « prolétaires lettrées » de sa génération, elle s'intéresse au saint-simonisme qui, « prenant pour base la loi du progrès et le dogme de la perfectibilité indéfinie, admet la possibilité d'unir tous les hommes dans un même amour, dans une même croyance religieuse et politique »<sup>9</sup>. Dans sa longue profession de foi, elle se présente comme une « républicaine enthousiaste », désireuse de combattre les « deux privilèges odieux » dénoncés par les saint-simoniens : « l'esclavage de la femme et le droit d'héritage ». En même temps, elle dit ses réticences face à l'organisation hiérarchique de la « Famille », et craint que les nouveaux apôtres ne suivent les déviances autoritaires de l'Église catholique. Sa méfiance semble l'avoir emporté, et elle ne laisse plus trace de ses activités jusqu'en 1848. Issue de la petite bourgeoisie libérale saxonne, Louise Otto (1819-1895) se tourne très jeune vers l'écriture, qui lui procure l'autonomie matérielle à laquelle sa situation familiale la contraint<sup>10</sup>. Elle participe à l'effervescence du « Vormärz » avec des romans, des poèmes et des articles critiquant l'oppression des travailleurs et des femmes, appelant à une Allemagne unie et démocratique. Enthousiasmée par la dissidence religieuse, elle y voit « un printemps sacré qui descend sur l'Allemagne » : « c'est Pâques et Pentecôte en même temps ! L'Esprit libre s'est relevé de son tombeau [...] l'Esprit s'est éveillé partout, et c'est l'Esprit qui nous rend libres ! »<sup>11</sup>. Dans le même texte, elle se félicite de ce que cette « nouvelle Réformation » affranchisse les femmes de la domination ecclésiastique et accélère leur participation publique aux questions du temps, notamment à la question nationale.

4 Se désignant l'une comme démocrate, l'autre comme socialiste, Louise Otto et Jeanne Deroin accueillent avec ferveur la révolution de 1848 : celle-ci doit rendre les droits universels enfin accessibles à tous, y compris aux travailleurs et aux femmes, et permettre ainsi une réelle régénération sociale. Cherchant à convaincre l'opinion, et avant tout les hommes de gauche, de la nécessité de reconnaître aux femmes le libre exercice de leurs droits, elles rédigent pétitions et articles, et fondent même leur propre journal<sup>12</sup>. Or démocrates et socialistes de 1848 reprennent à leur compte la conception spirituelle et morale du féminin véhiculée par les mouvements réformateurs des années précédentes — tout en se démarquant des propos tenus par ces derniers sur la liberté des femmes, interprétés comme des appels à la licence. Expression d'une foi sécularisée, la religiosité des milieux de gauche traduit le désir d'une rénovation sociale fondée autant sur la spiritualité que sur la moralité<sup>13</sup>. Ces deux domaines restent pour eux l'apanage « naturel » du sexe féminin : pour se faire entendre, les « femmes de 48 » n'ont donc pas d'autre choix que de mettre en avant la mission qui leur aurait été dévolue par Dieu et la Nature, ce dont elles sont d'ailleurs souvent convaincues<sup>14</sup>. Cette stratégie échoue toutefois : c'est ce même système de représentation — dotant la Femme

d'un fort pouvoir symbolique et moral — qui légitime leur exclusion de la sphère publique, quelle que soit la modération de leurs revendications. Aussi bien Jeanne Deroin, qui demande l'égalité politique et tente de participer aux élections législatives<sup>15</sup>, que Louise Otto, qui se limite à prôner l'entrée des femmes dans les associations, sont ignorées, ridiculisées, voire calomniées. Toutes sont renvoyées à la spécificité du féminin éternel, qui les écarte du politique et de l'histoire. Incomprises des républicains, elles se retrouvent doublement visées après le moment révolutionnaire : en tant que démocrates et en tant que femmes. Bien que la sujétion politique et idéologique des femmes se renforce alors, elles continuent à exprimer publiquement leurs convictions à travers le *Frauen-Zeitung* et l'*Almanach des Femmes*, qui sont conçus pour lutter contre l'aggravation de la réaction<sup>16</sup>. En 1851, Louise Otto doit changer d'éditeur pour poursuivre, et en 1852 Jeanne Deroin s'exile à Londres, où elle demeure définitivement<sup>17</sup>. Jusqu'à ce que la répression l'emporte, elles sont les dernières quarante-huitardes à revendiquer, par leurs actes et dans leurs textes, la nécessaire participation des femmes au politique.

- 5 Rejetées de l'universalité en 1848, en raison des présupposés attachés au féminin, sont-elles en mesure d'en tirer les conséquences par la suite ? Peuvent-elles refuser de se référer à cette catégorie identitaire à un moment où l'ordre moral et religieux se rétablit ? Pour tenter de répondre, il est nécessaire de revenir sur la place dévolue à la Femme et au féminin dans la religiosité des milieux de gauche<sup>18</sup>. En nous appuyant sur les écrits par lesquels Jeanne Deroin, Louise Otto et leurs compagnes continuent la lutte entreprise en 1848, nous cherchons à mieux évaluer la participation des femmes à l'élaboration des programmes politico-religieux caractéristiques de la période : leur rôle dans l'énonciation des théories de refondation sociale et dans la formation d'une religion sécularisée est encore peu connu<sup>19</sup>. En analysant le langage des rédactrices du *Frauen-Zeitung* et de l'*Almanach*, nous examinerons en quoi elles prolongent des modes de pensée antérieurs liant féminité et spiritualité, mais aussi en quoi elles recourent au féminin conformément aux exigences de leur présent.

## Le salut par la Femme

- 6 De nombreux textes de l'*Almanach* et du *Frauen-Zeitung* se caractérisent par leur religiosité, qui semble répondre à plusieurs enjeux. Face à la répression qui suit 1848, ces deux publications renvoient à une lecture des évangiles qui légitime la révolte contre la « tyrannie »<sup>20</sup>. On perçoit là l'influence respective du saint-simonisme<sup>21</sup> et des communautés paroissiales dissidentes<sup>22</sup>. Comme les saint-simoniens, les femmes de l'*Almanach* se disent « apôtres de la foi nouvelle » qui doit régénérer le vieux monde. De même que les Catholiques allemands et les Protestants libres accusent les Églises officielles d'imposture, les femmes du *Frauen-Zeitung* affirment que les véritables chrétiens sont les paroissiens dissidents et les démocrates persécutés. Toutes dénoncent une religion obscurantiste, pervertie par les intérêts temporels, et recherchent une alternative qui réunisse spiritualité et rationalité : les Allemandes attendent une « Aufklärung » religieuse d'une éducation humaniste « reliant la théorie à la pratique, la science à la vie, la philosophie à la religion, la raison à l'amour [...] »<sup>23</sup> ; les Françaises s'enthousiasment pour des projets qui mêlent réflexion critique, mysticisme et expérience pratique, tels que le fusionisme, le végétarisme, l'association des shakers. Ces femmes contestataires expriment de cette façon leur foi dans le Progrès, partageant une interprétation religieuse très répandue dans les milieux républicains depuis les années 1830 : le Royaume doit advenir ici-bas, grâce à l'établissement de la démocratie et du socialisme, seule voie conforme à l'enseignement du Christ et à la loi de Progrès. Religion et politique sont donc indissociables pour ces femmes qui témoignent d'une foi « sécularisée » et veulent conférer une dimension spirituelle à leur engagement : la démocratie dans le *Frauen-Zeitung*<sup>24</sup> et le socialisme dans l'*Almanach*<sup>25</sup> sont présentés comme l'ultime conséquence du message chrétien. Les deux publications prennent volontiers des accents prophétiques ou apocalyptiques ; l'*Almanach* propose même des extraits d'un évangile rédigé par Jeanne Deroin, qui reprend là une pratique des milieux de gauche contemporains<sup>26</sup>. Ce registre permet de toucher un large public en appuyant la propagande politique sur des

conceptions religieuses populaires ; il exprime aussi l'intensité d'un espoir dans un avenir irréprésentable avec des mots ordinaires. Mais le choix d'un tel langage revêt sans doute une signification supplémentaire lorsqu'il s'agit de femmes : celles-ci, élevées dans l'idée que c'est à elles qu'incombent la conversion et la moralisation de la société, ont probablement de la difficulté à se départir de telles références. De plus, leur fidélité au christianisme est le garant d'une respectabilité aux yeux de l'opinion. Aucune des femmes de l'*Almanach* ou du *Frauen-Zeitung* ne se dit athée, contrairement à certains de leurs collaborateurs. Tout en ayant conscience que la théologie chrétienne et les Églises établies sont largement responsables de leur oppression, il leur est impossible de rompre avec une religion qu'elles veulent plutôt essayer de transformer en instrument d'émancipation. Ces femmes insistent sur la dimension moralisatrice du christianisme, assurant qu'il a favorisé la reconnaissance sociale des femmes. Elles proposent une relecture libérale des Écritures, destinée à remplacer l'interprétation patriarcale et autoritaire qui en est traditionnellement faite<sup>27</sup>. L'une des collaboratrices de l'*Almanach* signe ainsi du nom d'Ève, et invoque le « Code du Christ » qui appelle les deux sexes à une égalité parfaite jusque dans l'État<sup>28</sup>. Les références chrétiennes servent donc à ces femmes à légitimer leurs revendications. Louise Otto évoque Marie de Béthanie pour inciter les femmes à sortir du cercle étroit de la vie domestique et à assumer un rapport privilégié avec le Christ<sup>29</sup>. Jeanne Deroin proclame qu'« au point de vue religieux, reconnaître le droit de la femme, c'est entrer dans la voie de la solidarité qui est la loi providentielle de l'humanité [...] C'est accomplir la volonté de Dieu »<sup>30</sup>.

7 En affichant leur soumission à la loi divine, les rédactrices de l'*Almanach* et du *Frauen-Zeitung* traduisent leur préoccupation concernant le Salut. Comme de nombreux contemporains désabusés par la politique et désarmés par les divisions sociales au lendemain de 1848, elles semblent ne plus voir d'issue que dans la perspective de la Rédemption<sup>31</sup>. Ce thème est chez elles étroitement lié au rêve d'une société harmonieuse, dont l'avènement serait rendu possible notamment grâce aux femmes, ou plutôt à la Femme. Il est intéressant d'examiner le choix des mots employés pour parler de cette dimension spirituelle dévolue à l'élément féminin. Dès le premier numéro du *Frauen-Zeitung*, Louise Otto explique qu'elle veut mobiliser les femmes pour « aider à l'œuvre de rédemption du monde » : le progrès de l'humanité — conformément au dessein de Dieu — repose sur la complémentarité du masculin et du féminin. Ce dernier terme est d'ailleurs abondamment utilisé par les rédactrices allemandes ; elles semblent admettre et reprendre à leur compte cette catégorie préétablie, s'en servant pour définir leur propre identité et pour caractériser leurs projets. Dans l'*Almanach* au contraire, les termes de « féminin » et « féminité » n'apparaissent jamais, comme si les Françaises se gardaient d'un tel enfermement symbolique. Leurs positions ne sont cependant pas dépourvues d'ambiguïté, comme le montre l'évolution de leur emploi du mot « femme ». En effet, alors que le premier *Almanach* évoque surtout les femmes au pluriel, en tant qu'individues pourvues de droits et porteuses de revendications, les deux parutions suivantes parlent bien davantage de « la femme », selon une conception essentialiste à forte connotation religieuse. Jeanne Deroin déclare ainsi, dans un langage qui fait directement écho au messianisme saint-simonien : « Et c'est à la femme régénérée par l'esprit d'amour et de liberté et de justice qu'il est donné de formuler la synthèse nouvelle et d'élever la conception incomplète de la science sociale à la hauteur d'une Religion universelle qui reliera tous les membres de la famille humaine dans l'amour de tous pour chacun et de chacun pour tous »<sup>32</sup>. Les propos des Françaises et des Allemandes semblent donc rejoindre ceux des courants rénovateurs chez qui la femme rédemptrice a remplacé la pécheresse. Toutefois, l'analyse de leurs écrits montre qu'elles savent se distancier du discours sur le féminin qui domine dans ces mouvements, et qu'elles tâchent de se réapproprier cette catégorie pour mieux servir leurs intérêts.

## L'Appel à la Femme réinterprété

8 Une vingtaine d'années plus tôt, plusieurs rédactrices de l'*Almanach* s'étaient montrées fort sensibles à la nouvelle signification que les saint-simoniens conféraient au féminin, dans une perspective émancipatrice. En prônant la réhabilitation de la chair, ils refusaient en effet la notion de péché originel et ouvraient une brèche dans les valeurs catholiques d'Ancien Régime,

en remplaçant la pécheresse chrétienne par l'Ève nouvelle, régénératrice et non plus fautive. L'affranchissement des femmes de « l'amour exclusif »<sup>33</sup> remettait en cause l'un des principes fondamentaux réglant les rapports de sexes selon la morale chrétienne, et permettait à Enfantin de régler la question de la prostitution, de l'adultère, du mariage traditionnel et du divorce. « L'Appel à la Femme » d'Enfantin<sup>34</sup> proposait ainsi une refonte complète de la morale et de la théologie. Par ailleurs, les saint-simoniens envisageaient l'association en lui donnant une dimension religieuse et en la fondant sur le couple homme/femme. Les femmes étaient donc appelées à participer à la réorganisation sociale, en vertu de la complémentarité des capacités masculines et féminines<sup>35</sup>. Des prédicateurs comme Barrault insistèrent sur le fait que la religion nouvelle devait ouvrir aux femmes l'association universelle, pour qu'elles y apportent leur pacifisme, leur puissance d'amour, leur morale et œuvrent ainsi au progrès humain. La Famille saint-simonienne se distinguait de surcroît par l'attente d'une femme qui serait le messie de son sexe, un Christ féminin dont l'avènement sauverait l'humanité entière<sup>36</sup>. Ainsi, bien que prônant l'émancipation de « la Femme », les saint-simoniens enfermaient en réalité les femmes dans une catégorie strictement sexuée et, s'ils reconnaissaient une supériorité au féminin, celle-ci se limitait nécessairement au domaine de la religion et du sentiment. Enfantin écrivait à ce propos : « Quoi direz-vous ! La femme serait-elle donc plus puissante que l'homme ? oui, religieusement, non, politiquement ; oui, quand il s'agira de rappeler le but, non, quand il faudra concevoir et diriger les moyens de l'atteindre ; oui, comme sibylle révélant l'avenir, non, s'il faut exécuter le mouvement social qui doit le réaliser »<sup>37</sup>.

9 Le rôle que les rédactrices de l'*Almanach* jouent en 1848, puis l'intérêt qu'elles portent dans leur publication au politique et à la mise en œuvre du mouvement social, indiquent la distance critique qu'elles ont prise vis-à-vis de l'utilisation masculine de « la question des femmes ». Cependant on peut également déceler dans leurs propos la volonté de faire écho à certaines conceptions du féminin développées par le saint-simonisme : elles y répondent de manière spécifique, l'enjeu pour elles, après l'échec des revendications de 1848, étant de dépasser l'exclusion des femmes du suffrage dit universel, dans une volonté d'intégration et d'émancipation politique. Dans un premier temps, l'*Almanach des Femmes* met l'accent sur la revendication des droits civiques et civils des femmes. Mais peu à peu, la persécution dont sont victimes les insurgé(e)s de 1848 — et la perte de l'espoir d'un rôle politique pour les femmes dans l'immédiat — favorise l'évolution messianique du journal. Le retour aux préceptes de l'Évangile semble envisagé comme une solution et comme un refuge face à la répression qui sévit. Si la plupart des rédactrices réclament toujours de participer au projet démocratique, c'est surtout au nom du principe d'amour et de liberté qu'incarne la féminité. Conformément aux convictions des socialistes utopiques, la Femme est considérée comme le pivot de la rédemption sociale, qui passe toujours par l'amour grâce à l'idéal d'amour qu'elle incarne.

10 Celui-ci recouvre des aspects différents selon les rédactrices : pour Jeanne Deroin, il est avant tout un amour maternel, alors que selon Ève et Henriette, il est un « amour pur et chrétien », un « amour libre, purgé du sexe »<sup>38</sup>. Dans les deux cas, les figures de la Mère et de la Vierge s'opposent à celle de la Femme libre des saint-simoniens, incarnation d'une liberté amoureuse que les rédactrices considèrent comme mensongère<sup>39</sup>. Le recours à la Mère et à la Vierge sert à se protéger des accusations d'immoralité, et à redéfinir la religion et l'amour dans une optique égalitaire. Selon l'*Almanach*, la régénération de la société a échoué en 1848 comme auparavant, car les hommes ont refusé la collaboration des femmes<sup>40</sup>. Il faut donc revenir au projet des socialistes utopiques<sup>41</sup> et réhabiliter la nature féminine, déformée par le pouvoir masculin. Jeanne Deroin réaffirme la souveraineté de la loi divine afin de promouvoir une spécificité féminine, à la fois complémentaire et équivalente à celle des hommes. Dans des termes qui rappellent « L'Appel à la femme » d'Enfantin, elle invoque « la mission spéciale de la femme régénérée par l'Esprit d'amour et de liberté, de vérité et de justice de réclamer comme mère de l'humanité l'héritage collectif [...] »<sup>42</sup>. Si la maternité a pu être « frappée d'un stigmate et d'une incapacité politique », Jeanne Deroin considère que la Femme, comme génitrice et rédemptrice de l'humanité, doit voir reconnaître ses droits : « Les Femmes [...] revendiquent

leurs droits politiques afin de veiller elles-mêmes sur l'avenir social de leurs enfants et de les préserver du joug de la tyrannie, de la misère et de l'ignorance »<sup>43</sup>. Ses compagnes Ève et Henriette refusent d'adhérer à cette assimilation de la féminité à la maternité<sup>44</sup> : elles la jugent trop restrictive et impuissante à générer des droits sociaux et civiques pour l'ensemble des femmes. Au moment de l'adoption du dogme de l'Immaculée Conception<sup>45</sup>, elle affirme que seule la « Vierge », c'est-à-dire la chaste célibataire dégagée de tout engagement et de toute emprise, est suffisamment émancipée et morale pour obtenir des droits. C'est sur elle que repose le salut du monde, car grâce à sa pureté, elle « peut s'unir à l'esprit de Dieu ». Il s'agit alors de mettre en application les principes de continence dans le monde, à l'imitation du Christ, afin de réaliser l'égalité parfaite de tous »<sup>46</sup>. La virginité devient une nouvelle alternative à la « spiritualité du féminin », telle qu'elle a pu être conçue par les utopistes. Celle qui signe Marie<sup>47</sup> évoque la douloureuse expérience des femmes saint-simoniennes qui ont confondu liberté individuelle et liberté amoureuse<sup>48</sup>. Elle prône un apostolat féminin — sous la forme du célibat — pour une purification des relations entre hommes et femmes<sup>49</sup>. Ces dernières ne peuvent devenir libres qu'en s'affranchissant du sexe, voire en remettant en cause « la différence des sexes »<sup>50</sup>, dont les rédactrices pointent le caractère construit et l'utilisation à des fins de domination. Finalement, en formulant une « nouvelle loi morale » en réponse à l'Appel à la femme, elles se veulent les véritables tenantes du socialisme : « si celui-ci n'a pas de bonne nouvelle pour la fille, [...] s'il ne lui accorde pas l'égalité de droits dans l'État, en n'ayant égard à l'inégalité des aptitudes que relativement à la capacité spéciale pour chaque fonction, sans se préoccuper du sexe, je le déclare pour mon compte, ce socialisme marital et despotique, pourrait bien n'être qu'une impossibilité. Il lui manquerait Dieu et l'humanité future [...]. L'avenir n'aura vaincu le passé que le jour où il aura mis la Vierge de son côté [...] »<sup>51</sup>.

## L'Eternel féminin : une référence indispensable aux usages multiples

- 11 De même que l'on discerne l'empreinte du saint-simonisme dans la religiosité des rédactrices de l'*Almanach* et dans leurs diverses représentations de la Femme, on retrouve chez les collaboratrices du *Frauen-Zeitung* une très forte influence du mouvement religieux dissident, dont beaucoup sont membres ou sympathisantes. Les paroisses libres ont en effet, dès leurs débuts, établi une relation explicite entre liberté religieuse, évolution démocratique, et émancipation des femmes. Ce dernier point représente un enjeu fondamental dans leur lutte contre les Églises officielles, qui s'opposent aux mariages mixtes<sup>52</sup>, et contre le clergé catholique, accusé de coloniser les consciences féminines par la pratique de la confession. Les communautés dissidentes réclament le libre choix du conjoint, l'égalité de dignité dans le couple et le droit au divorce, seul moyen selon elles de fonder une société vertueuse. Certaines donnent d'emblée un droit de vote aux veuves et célibataires et, à partir de 1848, beaucoup ont reconnu toutes les femmes comme électrices et éligibles. Ces dernières demeurent minoritaires dans les instances paroissiales, mais elles sont encouragées à se regrouper en associations, afin d'y faire l'apprentissage de l'autonomie et de la démocratie. Entre 1845 et 1851, une quarantaine de cercles féminins ont ainsi été fondés dans plusieurs États allemands, avec l'objectif de contribuer à une transformation sociale par l'instruction et la solidarité. Ce sont des lieux de réforme religieuse — ces associations refusent la ségrégation confessionnelle et la traditionnelle charité chrétienne — mais aussi d'engagement politique dans la mesure où, après 1848, elles se consacrent au soutien des démocrates persécutés et de leurs familles. Ce sont enfin des lieux de débats sur la place des femmes dans la société. Comme chez les saint-simoniens, le postulat qui ouvre cette réflexion est l'idée de complémentarité. La théologie du mouvement dissident insiste, elle aussi, sur la double nature de Dieu et de ses créatures, et annonce que l'humanité ne progressera qu'en acceptant l'égalité de présence des éléments masculins et féminins dans la vie sociale. L'émancipation des femmes est ainsi justifiée par le souci du bien commun, en vertu du rôle salvateur accordé au féminin : selon Johannes Ronge, fondateur des Catholiques allemands et grand propagateur des associations féminines,

la Femme doit être libre de mettre la force de son amour au service de la rédemption du monde, dans le respect de sa différence<sup>53</sup>. Dans le même temps, la féminité demeure synonyme de fragilité émotive, ce qui rend les femmes toujours suspectes de se laisser manipuler par les ecclésiastiques orthodoxes. Les propos contradictoires tenus par les dissidents à ce sujet révèlent les enjeux de pouvoir dont les femmes sont l'objet : à travers elles, ces hommes qui revendiquent leur appartenance au courant libéral entendent affirmer leur contrôle sur la sphère privée, face aux institutions religieuses et à l'État. Libérer les femmes de la tutelle des confesseurs revient en effet à réclamer pour l'homme le droit d'exercer sa liberté individuelle dans sa famille, dont il reste implicitement le chef<sup>54</sup>. L'affranchissement proposé aux femmes n'est d'ailleurs jamais imaginé en dehors du cadre légal de la famille, à la différence du saint-simonisme enfantin. Les dissidents allemands et les utopistes français se retrouvent néanmoins sur un aspect essentiel : pour eux tous, l'espoir du salut réside dans un féminin qu'ils envisagent avec confiance sans pourtant le « connaître », puisque la domination masculine l'aurait jusqu'ici empêché d'advenir.

12 Cette argumentation quelque peu paradoxale est reprise par les femmes du *Frauen-Zeitung*, qui parlent du féminin comme d'une puissance encore à découvrir, ce qui, par la même occasion, leur permet de l'inventer. En effet, si les mots de féminin et féminité sont invoqués de façon quasi incantatoire, leur signification n'est jamais précisément définie. Ils font l'objet d'une véritable obsession, qui se traduit par d'incessantes louanges à la féminité authentique, doublées de vigoureuses attaques contre celles qui « ont déshonoré la femme en en faisant une caricature de l'homme »<sup>55</sup>. Il s'agit d'éviter à tout prix d'être assimilées à celles qui, dans les années 1840 et en 1848, ont suscité le scandale par la liberté de leur comportement et la radicalité de leurs exigences<sup>56</sup>. Contraintes de devancer les soupçons et de répondre aux accusations, les collaboratrices du journal doivent sans cesse nier vouloir rendre les femmes identiques aux hommes, et donner des gages de conservatisme à chaque fois qu'elles revendiquent des progrès. La récurrence de ces protestations, l'agressivité manifestée envers celles qui compromettraient la cause de l'émancipation témoignent de la pression sociale et morale qui pèse sur les rédactrices du *Frauen-Zeitung* : ce n'est qu'en affichant leur respect de la spécificité des hommes et des femmes qu'elles peuvent défendre l'idée de leur égale valeur. Le rejet de toute confusion des sexes est d'autant plus important qu'il revêt une dimension patriotique. Dès le premier numéro du journal, Anna précise qu'une émancipation vraiment féminine sera authentiquement allemande, dans le respect des devoirs sacrés envers la famille ; à l'inverse, elle fustige les idées de certaines Françaises, ces « créatures hermaphrodites », ces « fumeuses » qui, telles que George Sand, ont renié leur féminité<sup>57</sup>. Ce dernier terme ne fait cependant l'objet que d'une seule définition explicite, dans un article sur la double nature de Dieu<sup>58</sup> ; mais la « patiente douceur, la tendre compassion, la bonté dévouée » dont il est alors question s'accordent peu avec les appels à l'action immédiate et avec la haine des réactionnaires dont le journal se fait le plus souvent le porte-parole. Ce qui est jugé féminin ou non varie en réalité au gré des circonstances, et la stigmatisation de celles qui se comportent « comme les hommes » alterne avec l'éloge de femmes qui ont combattu sur les barricades. L'emploi du qualificatif « féminin » relève plutôt d'une stratégie qui vise à faire accepter des attitudes normalement étrangères à cette catégorie, en leur attribuant des connotations de respectabilité, de moralité et de germanité. Les femmes du *Frauen-Zeitung* parviennent ainsi à présenter l'émancipation comme le meilleur moyen de restaurer la féminité<sup>59</sup>. Conformément aux convictions des communautés dissidentes, il en va du salut du monde.

13 Cette perspective est étroitement liée à un projet politique, la démocratie étant qualifiée de « religion des femmes ». Tous les textes s'accordent en effet pour faire de l'amour et du sens du devoir, des qualités à la fois inhérentes à la féminité et indispensables à la démocratie<sup>60</sup> : « [...] La démocratie dans laquelle nous nous reconnaissons, est, dans son sens le plus noble et le plus sublime, le plus pur et le plus parfait amour pour les êtres humains. Ceci est la base sur laquelle elle repose ; son but : le bonheur de tous ; son enseignement : liberté, égalité, amour fraternel. — Les femmes sont particulièrement aptes à accomplir cela. L'amour est le trait fondamental de notre caractère, nous servons facilement



et joyeusement la liberté car, bien plus libérées de l'égoïsme que les hommes, nous accordons à chacun ses droits et son libre épanouissement individuel »<sup>61</sup>. Le *Frauen-Zeitung* établit ainsi un rapport direct entre la sincérité des convictions démocratiques chez les femmes et la façon dont elles assument leur féminité. Cette équivalence permet à Louise Otto de répondre à certaines attaques en expliquant son engagement politique par son sexe : elle se serait ralliée au parti libéral uniquement pour obéir à sa vocation de Femme et parce que la démocratie, en émancipant les femmes, restaurera la bénéfique influence du féminin<sup>62</sup>. Les rédactrices du *Frauen-Zeitung* transposent ainsi le féminin « spiritualisé » dans le domaine politique, et s'en servent pour légitimer leurs aspirations à un rôle public : si elles appellent les femmes à servir la cause démocratique avant tout en tant que mères, elles dépassent cette conception traditionnelle de la féminité en étendant la notion de devoir au-delà de la sphère domestique, en direction de la société, de la patrie et de l'humanité entière. En définitive, Louise Otto et ses collaboratrices attribuent aux femmes une spécificité certaine dans la mesure où leur fonction maternelle leur confère une faculté particulière à aimer et à se dévouer, et leur fait jouer un rôle décisif dans l'éducation des générations nouvelles. Toutefois, contrairement à certaines tendances perceptibles dans l'*Almanach*, elles n'en déduisent jamais une quelconque supériorité féminine, ni la nécessité pour les femmes d'agir séparément des hommes. Partageant les convictions de la dissidence religieuse, elles estiment que le but principal de l'émancipation des femmes est de rendre celles-ci capables d'œuvrer à la rénovation sociale sur le mode de la complémentarité et de l'égalité : « Seuls des êtres conscients d'eux-mêmes et autonomes, et non des femmes dépendantes et opprimées, peuvent agir en commun avec les hommes et ainsi occuper les places et les domaines d'action qui leur ont été prescrits par la nature et par la raison, et qui s'étendront en même temps que leurs capacités, sans pour autant leur coûter la place qui est la leur dans la famille »<sup>63</sup>.

14 \*\*\*

15 Chacune à leur manière, les femmes de l'*Almanach* et du *Frauen-Zeitung* placent ainsi leur espoir de reconnaissance individuelle et collective dans une vision spirituelle et morale du féminin, très inspirée des mouvements rénovateurs qu'elles ont fréquentés. Les Françaises conservent du saint-simonisme l'idée d'une certaine supériorité féminine, voire l'attente d'une Femme-Sauveur, mais, instruites des douloureuses expériences des années 1830, construisent leur idéal féminin en réaction à la figure de la « Femme libre » définie par les prédicateurs saint-simoniens. Pour elles, l'idée de complémentarité passe finalement au second plan : c'est aux femmes d'initier la triple réforme religieuse, sociale et politique, éventuellement en rompant toute relation avec les hommes. Au contraire, les Allemandes conçoivent le rôle salvateur du féminin uniquement dans une association avec le principe masculin, et s'appliquent donc à définir l'un par rapport à l'autre. Les termes de « féminin » ou « féminité » qu'elles emploient constamment, à la différence des Françaises, recouvrent cependant une réalité vague et changeante, dont les seuls éléments stables et centraux sont les notions de dévouement et d'amour. Ces préceptes évangéliques très utilisés par les révolutionnaires de 1848 permettent de poser l'équivalence selon laquelle une « vraie femme » est une démocrate née, ce qui fait du féminin une passerelle de nature morale entre le religieux et le politique. Les Allemandes émettent ce message à la fois en direction des femmes, pour les rallier à la démocratie, et à l'intention des démocrates, pour les gagner à la cause de l'émancipation des femmes.

16 Malgré l'échec de leur engagement en 1848, ces femmes ne remettent donc pas en cause la relation établie par leurs contemporains entre religion et féminin, mais elles dérogent aux représentations dominantes — qui font du féminin un symbole d'humilité et d'obéissance — et elles modifient quelque peu les modes de pensée des réformateurs. Du messianisme de l'*Almanach* aux considérations stratégiques du *Frauen-Zeitung*, leurs usages du féminin « spiritualisé » diffèrent en fonction des spécificités de chaque situation : isolées dans leur exil londonien, ne publiant qu'annuellement, les Françaises n'ont ni les mêmes contraintes ni les mêmes attentes que les Allemandes qui doivent chaque semaine affronter la censure et garantir leur respectabilité à leur lectorat. Cependant, toutes inscrivent leur discours dans une perspective sécularisée de la religion, ce qui leur permet d'utiliser le vocabulaire religieux pour servir leurs convictions politiques. Ces femmes partagent enfin l'impossibilité de se

penser en dehors de la catégorie du « féminin » et d'une « identité féminine » qui, seule, leur permet d'exister socialement : même Jeanne Deroin qui, dans son premier *Almanach*, parle des femmes avant tout comme des travailleuses et des citoyennes de droit, se complaît dans les éditions suivantes à évoquer la Femme, figure à laquelle la maternité confère un rôle spécifique et déterminant. Les deux publications se rejoignent dans une même préoccupation pour le salut de l'humanité, dans lequel les femmes de l'avenir auraient un rôle décisif à jouer : quelles que soient les positions des rédactrices, toutes s'accordent sur la fonction régénératrice de la Femme en tant qu'éducatrice des générations futures, fondatrice de la Famille sociale nouvelle, guide moral et spirituel des hommes.

17 De telles représentations du féminin comme une réalité en devenir, permettant la réconciliation de Dieu et des humains et l'avènement d'un nouvel âge d'or, apparaissent finalement comme les derniers échos des mouvements utopistes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les tentatives de Jeanne Deroin, de Louise Otto et de leurs compagnes pour se réapproprier la définition du féminin montrent qu'elles ont en partie conscience du piège où cette catégorie les enferme. Pourtant en cherchant à faire du féminin un instrument à la fois d'émancipation et de salut, elles s'aventurent dans une impasse qui les empêche de rompre avec les modes de représentation dominants. Une seule femme de cette génération, la Française Jenny P. d'Héricourt, ose, dès la fin des années 1850, repousser le christianisme, proclamer son agnosticisme et critiquer clairement les catégories de sexe<sup>64</sup>. Selon elle, croire en l'égalité, c'est être « en révolte contre la Bible toute entière » : elle réfute logiquement toute interprétation des Écritures visant à affirmer les droits des femmes, voire la supériorité de la Vierge<sup>65</sup>. L'accélération du mouvement de sécularisation, l'émergence d'un socialisme athée mettent en lumière les dangers de l'assimilation de la catégorie « femme » à la religion, et ce d'autant plus que l'assujettissement clérical des femmes est un argument utilisé pour leur refuser le droit de vote. Celles qui recherchent leur émancipation dans les années 1860 n'ont plus besoin du projet religieux pour légitimer leur parole. On le constate également en Allemagne, même si la revendication laïque et anticléricale y est beaucoup moins forte<sup>66</sup>. Françaises et Allemandes suivent alors une évolution proche de celle du mouvement prolétaire : situant leurs revendications dans la sphère du travail et de la législation, elles abandonnent l'idée d'une vertu féminine de la rédemption.

---

### Notes

1. Comme catégorie de représentation qui participe à la construction des identités individuelles et, à ce titre, est à la fois imposée aux femmes et revendiquée par elles.

2. Concernant les femmes et la féminité, le fouriérisme, ou mouvement d'idées lié à l'école sociétaire fondée en 1832 par les disciples de Fourier, doit être distingué des théories émises par Charles Fourier lui-même. Voir Simone DEBOUT-OLESZKIEWICZ, « Utopie et contre-pouvoir : les femmes dans l'œuvre de Fourier », dans Christine FAURE [dir.], *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, pp. 317-340.

3. Sous ce terme on désigne le mouvement des Catholiques Allemands (*Deutschkatholiken*) et des paroisses protestantes ou chrétiennes libres (*Freie Gemeinde*). Il rassemble des fidèles de tous milieux qui, entre 1845 et 1852, quittent leurs Églises pour former des communautés indépendantes, dotées de constitutions et revendiquant un fonctionnement démocratique. Proches des libéraux, voire des démocrates radicaux, ils prônent une réforme sociale mêlant la religion au rationalisme des Lumières ; ils appellent à l'émancipation des femmes pour qu'elles puissent œuvrer, à leur manière, aux droits humains, pour le bien du peuple et de la patrie. Voir Sylvia PALETSCHEK, *Frauen und Dissens. Frauen im Deutschkatholizismus und in den freien Gemeinden (1841-1852)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990.

4. Voir Jean-Marie MAYEUR, *Les défis de la modernité (1750-1840)*, dans Jean-Marie MAYEUR, Charles et Luce PIETRI, André VAUCHEZ et Marc VENARD [dir.], *Histoire du Christianisme*, Paris, Éditions Desclée, 1990-, tome 10, 1997, qui traite de cet aspect de la période en Allemagne comme en France.

5. Voir Michèle RIOT-SARCEY, « Le féminin, un genre très singulier », dans *Le Genre face aux mutations. Actes du colloque de Rennes II (26-28 septembre 2002)*, Rennes, Presses

universitaires de Rennes, 2004, pp. 159-169. Cet article analyse cette évolution par laquelle, sous l'influence de la pensée de Hegel et de Rousseau, « le féminin sous la forme d'allégories et dans ses différents états symboliques, représente désormais la nouvelle spiritualité » dont la société du début du XIX<sup>e</sup> siècle éprouve le besoin.

6. Les Réveils protestants et le diaconat féminin, les congrégations catholiques et le culte marial témoignent du succès des Églises auprès des femmes : voir Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1800-1880*, Toulouse, Éditions Privat, 1985 ; Ursula BAUMANN, *Protestantismus und Frauenemanzipation in Deutschland*, Frankfurt, Campus Verlag, 1992.

7. On retrouve cette conception chez certains réformateurs, par exemple dans le système religieux élaboré par Auguste Comte. Voir Annie PETIT, « La femme dans la politique positive : les débats entre Auguste Comte et Stuart Mill », dans *Femmes dans la Cité, 1815-1871. Actes du colloque organisé par le Centre d'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle et la Société d'histoire de la révolution de 1848*, Paris, 1992, Grâne, Éditions Créaphis, 1997, pp. 461-480.

8. Michèle RIOT-SARCEY, « Une vie publique privée d'histoire : Jeanne Deroin ou l'oubli de soi », dans *Silence, émancipation des femmes entre privé et public — Cahiers du CEDREF*, n° 1, 1989, pp. 81-95.

9. Voir sa « profession de foi » présentée par Michèle RIOT-SARCEY, *De la liberté des femmes. « Lettres de Dames » au Globe, 1831-1832*, Paris, Côté-femmes éditions, 1992, p. 116. La doctrine saint-simonienne exposée en 1829 se réfère au christianisme primitif pour fonder une « vraie communauté » basée sur l'amour et la complémentarité, offrant à l'ensemble des individus la possibilité de trouver et d'accepter leur « place naturelle ».

10. Voir Louise OTTO-PETERS, *Frauenleben im Deutschen Reich. Erinnerungen aus der Vergangenheit, mit Hinweis auf Gegenwart und Zukunft*, Leipzig, 1876, ainsi que la plus récente biographie : Carol DIETHE, *The Life and Work of Germany's Founding Feminist : Louise Otto-Peters 1819-1895*, Women's Studies, volume 36, Lampeter UK, The Edwin Mellen Press, 2002.

11. Louise OTTO, « Über die Theilnahme der weiblichen Welt am Staatsleben » dans Robert BLUM (Hg.), *Vorwärts ! Volks-Taschenbuch für das Jahr 1847*, Leipzig, 1847, p. 40.

12. Jeanne Deroin annonce en août 1848 la parution de *L'Opinion des femmes*, un mensuel qui aura six numéros entre janvier et août 1849, et qui affirme clairement des positions socialistes. Louise Otto publie le premier numéro du *Frauen-Zeitung* le 21 avril 1849, durant le mouvement de défense de la constitution, afin de « recruter des citoyennes pour le royaume de la liberté ».

13. Voir notamment Frank Paul BOWMAN, *Le Christ romantique*, Genève, Librairie Droz, 1973 ; Frank Paul BOWMAN, *Le Christ des barricades (1789-1848)*, Paris, Éditions du Cerf, 1987 ; Friedrich W. GRAF, *Die Politisierung des religiösen Bewusstseins : die bürgerliche Religionsparteien im deutschen Vormärz*, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1978 ; Edward BERENSON, *Populist Religion and Left-wing Politics in France 1830-1852*, Princeton, Princeton University Press, 1984 ; Alain MAILLARD, *La Communauté des égaux. Le communisme néo-babouviste dans la France des années 1840*, Paris, Éditions Kimé, 1999 ; Pamela PILBEAM, « Dream Worlds ? Religion and the early socialists in France », *The Historical Journal*, vol. 43, n° 2, 2000, pp. 499-515.

14. Geneviève FRAISSE, « L'usage du droit naturel dans les écrits féministes (1830-1850) », dans Stéphane MICHAUD [dir.], *Un fabuleux destin, Flora Tristan*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1985, pp. 144-156.

15. Michèle RIOT-SARCEY, *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir 1830-1848*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994.

16. Après l'écrasement du « mai de Dresde » (1849), fin de la révolution en Saxe, le *Frauen-Zeitung* devient l'organe d'opposition le plus virulent du royaume. Jeanne Deroin rédige le premier *Almanach* après avoir été emprisonnée de mai 1850 à juillet 1851 pour ses responsabilités dans la Commission centrale des associations, structure accusée d'activité socialiste.

17. À la fin de l'année 1850, Louise Otto est visée par une loi qui interdit aux femmes de diriger un journal ; elle la contourne en s'adressant à un éditeur de Thuringe, mais abandonne progressivement sa radicalité. À Londres, Jeanne Deroin tente d'intéresser le lectorat anglais à sa publication et propose une édition bilingue en 1853 ; elle y renonce l'année suivante.

18. Le seul ouvrage qui mène cette analyse au sujet des théories de rédemption religieuse et sociale est celui de Stéphane MICHAUD, *Muse et madone : visages de la femme de la Révolution française aux apparitions de Lourdes*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.
19. Concernant l'owenisme, voir Barbara TAYLOR, *Eve and the New Jerusalem. Socialism and feminism in the nineteenth century*, New York, Pantheon Books, 1983.
20. Jeanne DEROIN, « Introduction », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1853*, Londres, J. Watson, 1853.
21. Jeanne Deroin est en 1848 très proche d'anciens membres de la Famille, tels que Pierre Leroux et Pauline Roland, et au moins deux des collaboratrices de l'*Almanach*, Marie (Talon) et Angélique Arnaud, ont été saint-simoniennes.
22. Louise Otto fonde son journal dans l'esprit des associations féminines (*Frauenvereine*) du mouvement dissident, qui a pour principe de permettre aux femmes de s'organiser entre elles, afin de s'émanciper par elles-mêmes. Elle publie de nombreux articles adressés au journal par des membres de paroisses libres.
23. Lettre d'un membre de l'Association culturelle féminine de Hambourg, *Frauen-Zeitung*, n° 5, 1850.
24. « Ô mes sœurs, puissions nous toutes œuvrer pour l'accomplissement de ce royaume de Dieu, imprimer dans notre cœur les beaux et saints enseignements de la démocratie, du vrai christianisme, leur rester fidèle dans chaque combat que nous aurons peut-être bientôt à subir », MARTHA, « La Démocratie, religion des femmes », dans *Frauen-Zeitung*, n° 25, 1850.
25. « [...] Enfin la morale du Socialisme a pour but la régénération de l'Humanité et le triomphe de la fraternité et de l'harmonie universelle, c'est-à-dire le règne de Dieu sur la terre », note de l'éditeur, dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité.
26. Jeanne DEROIN, « Évangile Social, extrait de "l'Évangile des Femmes" », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1854*, Londres, J. Watson, 1854. On peut citer comme prédécesseurs Alphonse ESQUIROS, *Évangile du Peuple*, Paris, Le Gallois, 1840, Étienne CABET, *Le vrai christianisme suivant Jésus Christ*, Paris, au bureau du *Populaire*, 1846, et une foule de catéchismes révolutionnaires et manuels évangéliques parus en 1848.
27. « [...] Et l'homme seul a interprété toutes les croyances religieuses et il a méconnu le vrai Dieu, le principe d'amour, d'harmonie et de liberté ; il s'est fait un Dieu à son image, qu'il a nommé le Dieu-Fort, le Dieu des Armées, le Dieu Vengeur. Et la morale a été basée sur une soumission servile à la loi du plus fort », Jeanne DEROIN, dans *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité.
28. ÈVE, réponse à un article d'Eugène Pelletan, dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1852*, Paris, chez l'éditeur, 1852.
29. Louise OTTO, « Programme », dans *Frauen-Zeitung*, n° 1, 1849.
30. Jeanne DEROIN, « Introduction », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1852*, ouv. cité.
31. Jeanne Deroin affirme que « l'ébranlement du vieux monde présage sa dissolution prochaine » ; elle promet le salut de l'humanité grâce à la compréhension de la vraie loi divine qui prévoit le « travail solidaire de l'humanité » et la reconnaissance de l'égalité complète des deux sexes ; voir Jeanne DEROIN, « Évangile Social », dans *Almanach des femmes pour 1854*, ouv. cité.
32. Ibidem.
33. Il s'agit de libérer les femmes à la fois des valeurs du système féodal, contrôlant la sexualité féminine au nom du lignage, et de celles du clergé influençant les modes de vie et les valeurs du monde séculier.
34. Suite au schisme de Bazard, Enfantin rédige une brochure intitulée *Morale, Réunion générale de la Famille. Séance du 19 et du 21 novembre 1831* (FE 7824). Il y formule ses théories novatrices, mais paradoxalement — et certainement pour pallier les accusations d'immoralité faites par les autorités — il y appelle la Femme à se prononcer sur la nouvelle loi morale qui doit régir l'humanité et, en attendant, à respecter « la loi de convenance et de pudeur ».
35. La théologie saint-simonienne développe l'idée de la double nature divine (Dieu est Père et Mère), qui justifie le recours au couple-prêtre.
36. Voir Ginevra Conti ODORISIO, « Barrault et l'émancipation féminine dans l'école saint-simonienne », dans *L'actualité du saint-simonisme. Actes du Colloque de Cerisy de 2003*, Paris, Presses universitaires de France, à paraître.

37. « Exposition de la doctrine, 1<sup>ère</sup> année », dans *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, volume 41, Paris, Leroux éditeur, 1877, pp. 339-340.
38. Ève (auteure de la lettre publiée en mai 1851 dans Jeanne DEROIN, *Du Célibat*, Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1851 ?) et Henriette (Hortense Wild ?) fondent la Société d'amour pur, dont on retrouve trace jusqu'en 1882 par une série de brochures et d'articles anonymes, dus probablement tous à la même personne.
39. *Société d'Amour pur. Sur la question d'amour au point de vue socialiste et chrétien*, Londres, Imprimerie universelle, 1854 : « L'amour, c'est, non point l'union des sexes mais l'union des âmes, et c'est dans cette définition seule que Dieu peut présider à l'amour ».
40. « Et l'homme seul a organisé les sociétés et, par ce fait, il a basé toutes les institutions sur l'insolidarité et sur le privilège : il les a fondées sur le droit du plus fort », Jeanne DEROIN, « Introduction », dans *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité.
41. Jeanne Deroïn les donne en exemple : « Et ils sont entrés dans les voies de la réparation en appelant à l'œuvre sociale, la femme, la Mère de l'humanité, le Messie de l'avenir », Jeanne DEROIN, « Evangile social », dans *Almanach des femmes pour 1854*, ouv. cité.
42. Jeanne DEROIN, « Réponse à la lettre de Miss Anne Knight », dans *Almanach des femmes pour 1854*, ouv. cité.
43. Jeanne DEROIN, « introduction », dans *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité.
44. ÈVE, « Le douaire universel », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité : « La Maternité ne saurait être le premier devoir de la Femme et son plus noble attribut, puisque la Femme n'est pas libre de n'être pas mère ».
45. Adopté en 1854, le dogme de l'Immaculée conception est salué par de nombreux réformateurs sociaux, dont Enfantin.
46. « Association d'amour pur », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1854*, ouv. cité.
47. Probablement Marie Talon, membre du second degré de la hiérarchie de l'église saint-simonienne.
48. « L'homme Saint-Simonien fut homme encore, il exploita cette idée de liberté, comme il reprochait à l'homme Chrétien d'avoir exploité la soumission de la Femme », MARIE, « Sur l'École saint-simonienne et particulièrement sur l'Appel à la Femme », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1853*, ouv. cité.
49. « Si mes prévisions doivent se réaliser, Henriette, des travaux des Femmes, dans le but que j'indique, résulteront une affirmation dans le sens chrétien, et comme le demandait Enfantin, une loi de *convenance et de pudeur*. Seulement, la Femme ne l'acceptera pas en subalterne. Cette loi, elle la proclamera ; elle l'imposera à son tour, comme un joug commun, qu'elle veut bien porter, mais qu'elle ne veut plus porter seule. Loin de vouloir devenir l'égale de l'homme en s'affranchissant des vertus qu'il dédaigne, elle forcera l'homme à les pratiquer avec elle ; elle lui demandera, ainsi qu'il le lui a demandé à elle, de s'élever jusqu'à la chasteté, à la vérité et au dévouement [...] », *Idem*.
50. *Association d'amour pur*, Londres, Librairie de l'imprimerie universelle, 1853. Selon l'auteure, la différence des sexes « ne paraît point être d'autorité divine », mais est une création humaine « signe du péché et de la transgression ».
51. ÈVE, « réponse au compte-rendu de l'ouvrage *Histoire morale des femmes* de Legouvé par Eugène Pelletan paru dans la Presse du 6 juillet 1851 », dans Jeanne DEROIN [dir.], *Almanach des femmes pour 1852*, ouv. cité.
52. Entre protestants et catholiques comme entre juifs et chrétiens.
53. Johannes Ronge prend bien soin de distinguer cette liberté de l'émancipation qui, selon lui, consiste à imiter les manières masculines et entrer dans la sphère d'action des hommes.
54. Dagmar HERZOG, *Intimacy and Exclusion. Religious Politics in Pre-Revolutionary Baden*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
- 55 « Programme », dans *Frauen-Zeitung*, n° 1, 1849.
56. Par exemple Louise Aston, citée comme le type le plus répulsif de l'émancipée : divorcée, elle revendiquait le droit pour les femmes à l'individualité et à la liberté, dans ses écrits comme dans sa vie ; en 1848, elle participe aux combats, puis lutte contre la réaction prussienne en publiant un journal à Berlin ; finalement expulsée, elle mène ensuite une existence de paria.
57. ANNA, « Appel aux femmes et jeunes filles allemandes pour fonder une émancipation véritablement féminine », dans *Frauen-Zeitung* n° 1, 1849 ; dans d'autres articles, Louise Otto

propose un modèle de Femme Allemande démocrate qui s'oppose aux harpies sanguinaires de la Révolution française.

58. E-R, « Dieu créa les humains à son image », dans *Frauen-Zeitung* n° 3, 1851.

59. « Dans le combat pour la libération de la Femme, il s'agit tout d'abord de sauver le féminin authentique, de le libérer d'un despotisme unilatéral de la raison qui a été peu à peu développé par les hommes et dont souffre non seulement le sexe féminin mais toute la meilleure part de l'humanité » (« L'éternel féminin », dans *Frauen-Zeitung* n° 45, 1851).

60. On retrouve aussi chez les owenistes l'idée qu'une « vraie femme » est une communiste née : voir Barbara TAYLOR, *Eve and the New Jerusalem*. ouv. cité.

61. MARTHA, « La Démocratie, la religion des femmes », dans *Frauen-Zeitung* n° 25, 1850.

62. « L'essence de la Femme ne peut être développée et représentée pleinement que là où la liberté peut pleinement se déployer, et c'est pourquoi je demande cette liberté pour toutes les femmes », Louise OTTO, « L'éternel féminin », dans *Frauen-Zeitung* n° 45, 1851.

63. EMMY, « Ensemble vers un même but », dans *Frauen-Zeitung* n° 38, 1850.

64. Jenny P. d'HÉRICOURT (1809-1875), institutrice puis sage-femme, s'est formée seule à la philosophie. En 1848, elle est secrétaire de la Société pour l'émancipation des femmes. Elle collabore au journal de Milan *La Ragione* et à la *Revue philosophique et religieuse* de 1855 à 1857. Ses articles sont alors les premiers textes engagés qu'une « femme de 48 » publie en France après la répression. Elle se présente comme républicaine et rationaliste et explique ses positions dans *La Femme affranchie. Réponse à MM. Michelet, Proudhon, É. de Girardin, A. Comte et aux autres novateurs modernes*, Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Cie, 1860.

65. Jenny P. d'HÉRICOURT, « Quelques mots à une chrétienne », dans *Revue philosophique et religieuse*, tome 8, 1857 ; elle répond à une lettre signée « Une chrétienne », probablement Henriette, de la Société d'amour pur.

66. Dans le nouveau journal que Louise Otto dirige à partir de 1866, *Neue Bahnen*, la référence à la religion reste présente mais prend un sens différent, les devoirs de piété des femmes (de la bourgeoisie) apparaissant surtout comme une convention sociale.

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Sophie Delvallez et Alice Primi, « L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 28 | 2004, mis en ligne le 07 avril 2008, consulté le 01 juin 2016. URL : <http://rh19.revues.org/620> ; DOI : 10.4000/rh19.620

#### Référence papier

Sophie Delvallez et Alice Primi, « L'épineuse couronne de la féminité. Féminin, religion et politique au lendemain de 1848. France-Allemagne », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 28 | 2004, 95-110.

### **À propos des auteurs**

#### **Sophie Delvallez**

doctorante à l'Université Paris 8

#### **Alice Primi**

doctorante à l'Université Paris 8

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés

## Résumés

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le « féminin » est défini comme une catégorie de représentation et de construction identitaire chargée de connotations religieuses. La figure stéréotypée de la Femme incarne la voie de la rédemption dans les nouvelles religions et théories politiques qui veulent régénérer la société. Des mouvements tels que le saint-simonisme et la dissidence religieuse allemande prétendent transformer les rapports sociaux de sexe, mais se réfèrent à un principe « féminin » qui enferme les femmes dans un rôle spécifique. De même, les républicains de 1848 dotent les femmes d'une puissance symbolique et morale, et les excluent de l'universalité. Comment ce paradoxe a-t-il été reçu par des femmes qui ont cru leur émancipation possible dans les années 1830 (France) et 1840 (Allemagne), puis en 1848 ? La comparaison de l'hebdomadaire *Frauen-Zeitung* de Louise Otto (1849-1852) et de l'*Almanach des Femmes* de Jeanne Deroin (1852-1854) éclaire la construction et l'usage du lien entre féminin et religion, dans les discours des réformateurs politiques comme dans ceux des femmes qui continuent la lutte démocratique entreprise en 1848.

**The thorny crown of femininity. Feminine, religion and politics in the wake of 1848. France-Germany.** During the first half of the 19<sup>th</sup> century, feminine was defined as a category of representation and of identity construct with deep religious connotation. The stereotypical vision of the woman was that of redemption in the new religions and political theories aiming at the regeneration of society. Movements such as Saint-Simonism and German religious dissent claimed they would transform gender relations, but they referred to a feminine principle which defined women within specific roles. Similarly, 1848 republicans gave women a symbolic and moral power, but excluded them from universality. How was this contradiction perceived by women who thought emancipation possible in France in the 1830's, in Germany in the 1840's, and then in 1848? The comparison of Louise Otto's (1849-1852) weekly *Frauen-Zeitung* and Jeanne Deroin's (1852-1854) *Almanach des Femmes* sheds light on the construction and the use of the link between religion and the feminine in the writings of the political reformers as well as those of women who continued the democratic fight which had begun in 1848.